



Il y a des lieux qu'on habite.
Il y a des lieux qu'on occupe.
Il y a des lieux qu'on traverse.
Il y a des lieux qui nous hantent, nous obsèdent. Qui cachent des odyssees périlleuses, miniatures.

Il y a des lieux qui échappent, toujours.
Qui s'absentent et font retour à peine le dos tourné.
Toujours à contre-jour, à moitié consumés, à peine visibles.

Il y a des lieux qui disparaissent à jamais.
Et des récits qui boitent à travers l'Histoire.

Il y en a qui disent qu'ici, c'est le quartier de Kéroman.
D'autres qui disent : non, c'est Kergroise.
D'autres encore qui parlent de Carnel, quand ils sont plus près du cimetière.

Ou encore, tout simplement, le quartier La Perrière
C'est pas faux tout ça. Mais bon, la seule chose qui compte, c'est qu'ici, c'est pas Lorient.



Vous voyez l'ancien bâtiment Lappartient, au début de l'avenue ?
C'est une porte.

Passé ce bâtiment, on est à l'étranger.

Claude Chrestien

Les laveuses de la ville venaient ici. Il y avait le lavoir de Kerlin qui donnait du côté de la rue Jean Jaurès. Autrement, de ce côté-ci, il y avait le grand lavoir de la Perrière. Cela permettait aux gens des bateaux qui n'étaient pas très loin de venir laver. C'étaient des femmes de marins. C'était un grand lavoir et il y avait de l'étendue, donc ils pouvaient sécher leur linge. L'eau descendait du Keroman. A l'origine, le site de Keroman, qui est tout près, était un site d'habitat exploité par les Vénètes, quand ils ont été chassés de Vannes. Ils ne voulaient plus rencontrer ces bagarres qu'il y avait avec les troupes de César. Parce qu'ils avaient pris une râclée monumentale dans l'histoire de Vannes ! Vannes, Vénètes, le nom vient de là. Du coup, ils étaient venus ici, et ça s'est appelé Keroman et cela s'explique bien : « Ker romain ». « Ker », cela veut dire village.

Keroman, c'est aussi un chemin côtier, un chemin romain qui va jusque Pont Scorff. Sur la route, on trouve l'oppidum de la fontaine Saint Christophe, la chapelle Saint Christophe, qui est sur un plateau et qui domine le Scorff, en face de Lannester et puis on va trouver une superbe villa romaine à Croizamus qui donne sur la commune du Queven. Ils remontaient le Scorff en bateau, les romains. A partir de Keroman, qui est sur une hauteur, ils avaient une vision de toute la rade.

Kergroise c'était un village de pêcheurs. Ils faisaient de la culture aussi. Ils ne laissaient pas les terres à l'abandon. Il y a toujours eu de l'élevage par ici. Sur le secteur, on a trouvé des outils, des « chopping-tool », des galets aménagés qui datent d'environ 400 000 ans. On sait qu'il y a eu un habitat pendant toute cette période.



C'est un tout petit village, quelques rectangles, quelques points noirs tracés à la main sur de vieilles cartes. Des habitations, des terrains. Quelques noms écrits à la plume.

Le moulin
Le phare
Un lavoir
Un autre lavoir

L'avenue Sainte-Catherine, qui un jour deviendra avenue de la Perrière



Gaëtan Bureau

Je suis né à Lorient dans le bâtiment de l'usine Lappartient, au numéro 14 de l'avenue de la Perrière. Mon père a été directeur de l'usine depuis son ouverture en 1949 – il a participé à sa construction avec Henri Lappartient – et il l'a quittée en 1980, je crois. J'ai passé mon enfance ici, jusqu'à l'âge de 14 ans.

Mon père a été directeur de l'usine depuis son ouverture en 1949 – il a participé à sa construction avec Henri Lappartient – et il l'a quittée en 1980, je crois. J'ai passé mon enfance ici, jusqu'à l'âge de 14 ans.

Mon premier souvenir de ce lieu, c'est l'appartement qu'on occupait... J'ai des souvenirs de gosse, de passer mes journées sur le rebord de la fenêtre à regarder passer les camions de marée, les marchands de poisson, la circulation. Et puis après, j'ai quelques souvenirs de l'usine. En dessous de l'appartement où on était, il y avait le réfectoire des ouvriers et je me souviens de tous les gens qui venaient déjeuner là-dedans, avec leurs gamelles. Moi, ce qui me frappait le plus, c'était le bruit des sabots. Tous ces gars-là, ils venaient de la campagne, et de loin ! Il y avait des ouvriers qui venaient de Priziac, de Plouay, qui faisaient 50, 60 km pour venir, et ils venaient tous en sabots. A l'embauche, cela faisait un bruit que j'ai encore dans l'oreille. Ils parlaient tous breton. Je sais que mon père avait les pires difficultés à pouvoir échanger avec les vieux, car ils ne parlaient pas français du tout. C'étaient tous des paysans du Morbihan qui venaient là. Le breton était la langue communément parlée.

L'usine fabriquait surtout des peintures d'œuvres mortes et d'œuvres vives – les œuvres vives, ce sont les parties immergées du bateau. Ce sont des peintures qui doivent résister aux anatifes, aux algues et aux coquillages qui viennent se coller sur les coques et freiner le bateau. Des antifouling comme ça s'appelle maintenant. Ce sont des peintures hyper polluantes mais efficaces en la matière. C'était leur grande spécialité. Ils ont conçu la peinture qui a servi à peindre la coque du paquebot France, notamment. Et puis ils livraient beaucoup la Marine Nationale. Je crois que Lappartient avait l'exclusivité pour leurs peintures. Il y avait un référentiel des couleurs hyper pointu. Il ne fallait absolument pas déroger à la teinte officielle. C'était le gris qu'on connaît. Je sais que mon père était parti aux Etats-Unis trois ou quatre mois pour acheter et exploiter un brevet de fabrication de peinture de la Marine Américaine. En peinture navale, l'entreprise était numéro un en France. Il y avait du monde ici, au moins une centaine de personnes.

Moi, j'avais quatre ans, j'allais pointer mon nez dans le réfectoire. Il y avait un problème, c'était le vin rouge, ça c'est sûr ! Le cidre et le vin rouge ! Mon père avait fait installer un distributeur de jus de fruit, ils avaient enlevé le jus de fruit et ils avaient mis du vin rouge dedans. Ils se servaient au distributeur, incognito !

Sinon j'étais interdit de séjour dans l'usine. La partie fabrication était trop dangereuse. J'avais le droit d'aller un petit peu dans la cour. Je me souviens, j'avais une petite voiture à pédales et il y avait une pompe à essence pour les véhicules de l'entreprise, alors j'allais faire le plein avec ma voiture à pédales (rire). J'allais plus dans la partie bureaux qui était assez dissociée.

Ce dont je me souviens le plus ici, c'était l'odeur ! Il y avait une odeur de toluène, de benzène. Mon père, quand il rentrait, puait le produit chimique.

Je me souviens très bien de notre appartement. C'était à l'étage, au premier étage. Il n'y avait que cet appartement à l'étage. Il y avait un couloir d'entrée assez long. A gauche, il y avait la cuisine qui donnait sur la cour de l'usine. Il était orienté vers le port de pêche. Au fond du couloir, il y avait la chambre de mes parents, et, attenante, il y avait une chambre pour ma sœur et moi. Le séjour donnait sur une salle à manger, on passait par une espèce de porte en alcôve. Il y avait donc ces deux pièces, notre chambre, la chambre des parents, le couloir et puis la cuisine. Et la salle de bains et le WC, après la cuisine. Voilà l'agencement. C'était du confort ! Tout était pris en charge par l'usine, même le chauffage et l'électricité.

Le bâtiment était gris, très gris. Je me souviens du dernier étage où il y avait les malaxeurs. La peinture était malaxée dans des cuves énormes, quelquefois elles faisaient deux ou trois mètres de diamètre et c'était malaxé en permanence. Il y avait des projections de peinture sur le sol, partout, c'était multicolore.

La cour ici était en terre battue, en tout venant, ce n'était pas en très bon état mais ils la refaisaient régulièrement parce qu'il y avait des trous et des nids de poule. Il y avait pas mal de camions qui venaient charger pour emmener de la peinture. Le quai de chargement était situé dans la cour, dans la deuxième moitié du bâtiment, vers le fond, côté opposé au porche. Je ne sais pas s'il a été conservé, je ne crois pas.

J'ai trouvé une carte postale de l'époque, je ne sais pas si cela vous intéresse, je vous la laisse. Tenez, je vous donne ça aussi. (il sort un petit couteau type couteau suisse dans un étui en cuir noir) C'est un couteau publicitaire. Je l'ai retrouvé comme ça, j'ai cherché, j'avais des briquets, des trucs...

Je suis revenu à Lorient en 1980. Et je me suis retrouvé sur le chantier de l'EESAB, quelques années plus tard. C'était une opération à laquelle j'avais envie de participer. C'était une belle aventure ! J'ai fait visiter le bâtiment à mon père une fois le chantier terminé. Je crois que cela lui a fait plaisir. De voir l'évolution et la transformation du bâtiment, ça l'a bien intéressé.

Je me m'attache pas du tout aux lieux. Je n'ai pas de difficulté à me défaire d'une maison que j'ai habitée, d'un lieu où j'ai vécu. Cela ne me touche pas ! Je m'attache aux personnes mais pas aux lieux. Alors, c'est vrai, ça me fait un petit quelque chose là, quand même, mais ce n'est pas difficile du tout. Ça ne me pèse pas, ça ne me coûte pas, ça ne m'émeut pas spécialement. Ce sont des pages qu'on tourne, et une fois que la page est tournée, on passe à une nouvelle aventure.



Depuis l'antiquité, les hommes s'exercent à ce que l'on nomme l'art de la mémoire, l'ars memoriae.
On en bâtit des palais, des architectures insensées.
Dans ces lieux imaginaires, on y loge ce dont on souhaite se souvenir.
Ce que l'on souhaite oublier.

Jean-Yves Louis

J'ai vécu ici de 1950 à 1967, parce que mes parents y travaillaient. Mon père était chauffeur, ma mère était concierge.

J'ai aussi travaillé dans ce lieu tous les étés à partir de mes 14 ans. Parce qu'à l'époque c'était 14 ans l'âge pour travailler, c'était pas 16 ans comme maintenant. J'avais une machine avec des étiquettes, je les collais sur les pots de peinture. Et j'allais livrer avec mon père. On a livré Le France à Saint-Nazaire ! On a aussi livré les radômes de Pleumeur-Bodou, avant qu'il y ait la première liaison intercontinentale.

Quand vous entriez dans le bâtiment qui donne sur l'avenue de la Perrière, vous traversiez le porche, il y avait un hall, et un deuxième portail – je ne sais pas s'il y est toujours – vous rentriez dans la cour, et à gauche il y avait un escalier. Le magasin était là. Il y avait un quai de chargement, je ne sais pas s'il y est toujours. Là, il y avait des gros bidons, pour la marine marchande et la marine militaire, ça faisait bien 50 kg au moins. Il y avait des camions entiers remplis de peinture qui partaient. On livrait partout ! On livrait la marine, on livrait à Dakar, où il y avait une grande base militaire. On livrait à Diego Suarez à Madagascar, où il y avait un port militaire. Moi je mettais les étiquettes des destinations. On me préparait les étiquettes et je les collais sur les bidons. C'est pour ça que je m'en rappelle : Diego Suarez ! Ça me faisait rêver ! Dakar ! Papeete ! On avait beaucoup de livraisons sur Alexandrie. Les pétroliers qui passaient par le canal de Suez s'arrêtaient souvent en Egypte pour faire les carénages, parce que c'était moins cher. Déjà à l'époque ils tiraient sur les prix ! Nous on livrait là-bas, et ils étaient carénés là-bas avec notre peinture. Souvent on avait un gars de chez nous, un technicien de l'usine, qui allait sur place. On travaillait beaucoup pour les grandes marques de pétroliers.

Je me rappelle avoir livré le France, ça c'était impressionnant. Quand je suis arrivé à Saint-Nazaire avec mon père – j'avais une dizaine d'années –, les cheminées étaient sur le quai. Ils ne les avaient pas posées. On avait déposé la peinture dans un hangar. La peinture était projetée sur les bateaux. Pour les petits, ils avaient des rouleaux, avec des longues perches. Mais sur les paquebots, les pétroliers, vous n'alliez pas vous amuser avec une perche ! Ils projetaient. Autrement vous en avez pour trois mois pour peindre un bateau !



Le fameux gris Lappartient, c'est le gris de la Marine, le gris militaire.

C'était un gris spécial ça. Un marché comme ça, vous vous rendez compte. Ça faisait du boulot. On ne travaillait pas beaucoup avec les particuliers, c'était accessoire. C'était surtout l'industrie. Le magasin de vente au détail était dans les bureaux. Là, un particulier pouvait acheter 5 kg de peinture. Les filles des bureaux avaient une fenêtre, qui s'ouvrait. Elles sonnaient, elles appelaient quelqu'un du magasin. Fallait d'abord dire si c'était de la peinture à l'huile ou laquée. L' AVEL MOR, c'était la peinture à l'huile, et NEOGOM, la peinture laquée. Pour les cuisines, la peinture laquée, lavable et tout, c'était l'idéal. Mais elle était beaucoup plus chère que la peinture à l'huile. L' AVEL MOR c'était pour le particulier classique. Et vous aviez La NAIADE, qui était une autre marque, pour les coopératives. Elle était moins chère, mais c'était la même peinture ! C'était juste l'étiquette qui changeait. C'est comme maintenant, quand vous achetez les marques de distributeur, souvent c'est la même chose. Il y a soixante ans, c'était déjà ça ! (il rit) Et le gars disait « celle-là est meilleure ! » parce qu'il l'avait payée plus chère. Comme quoi ! On n'a rien inventé, c'est vieux comme le monde !

L'entreprise travaillait bien, des américains avaient pris des parts dedans, une entreprise de Saint-Louis, du Missouri, aux Etats-Unis. Ils avaient inventé un système pour caréner les pétroliers, c'était très bien. Et quand les américains ont retiré leurs billes, en plus d'une gestion qui peut-être était aléatoire, ça s'est cassé la figure. Mais quand je suis parti en 1967, ça marchait à fond !

Vous savez ce qu'on dit dans l'entreprise : « L'aïeul fabrique l'entreprise, la conçoit. Le fils la développe. Le petit-fils la bouffe ! »

Le logement de fonction était juste à droite, quand vous entrez, après le portail. Il y avait deux marches pour monter. Si vous sortiez dans la cour, ensuite, tout de suite à droite vous aviez le vestiaire du personnel, avec une pièce pour manger. Ils amenaient leur casse-croûte. Il y avait des plaques pour chauffer. A gauche, c'était les bureaux, il y avait un escalier pour monter dans les bureaux des chefs. En bas, c'était le personnel. Après il y avait le magasin. Dans la cour, il y avait la pompe à essence, mais elle ne doit plus être là. Une vieille pompe, comme dans les films américains.



Dans le logement de fonction, ça ne sentait pas. On était plus embêtés, vous savez avec quoi ? Derrière, quand vous prenez la rue Emile Marcesche, il y avait donc les entreprises Marcesche, le charbon. Ma mère ne pouvait pas mettre son linge à sécher, parce que, selon d'où venait le vent, le linge était noir ! Et l'usine de sous-produits, qui était au port de pêche aussi, à ce moment-là, qui sentait le poisson pourri... On avait plus ces odeurs là que les nôtres. Et aussi on était habitués. Quand vous êtes habitués à vivre tout le temps dans une odeur, vous ne la sentez plus.

Ma chambre était juste à côté du réfectoire. Il y avait une porte, mais qui était condamnée, toujours fermée. Et vous savez, pour aller à l'école, ce qui me réveillait le matin ? Ce n'était pas un réveil, c'était les ouvriers qui arrivaient – et à cette époque là ils buvaient beaucoup ! – j'entendais « pof ! », la bouteille qui était débouchée, oh – je me disais – faut que je me lève, c'est l'heure d'aller à l'école. C'est un truc original. J'étais réveillé par les bouchons le matin. Dans la loge on avait trois pièces c'est tout. Il y avait une grande pièce de vie, et la cuisine au fond. Vous tourniez à gauche vous aviez les sanitaires, et à droite c'était la chambre. Juste quand vous entriez il y avait un grand lit, et un petit lit là, un petit lit d'appoint comme on dit, et les armoires étaient là. Il y avait un grand vasistas, une grande fenêtre, mais qui ne s'ouvrait pas. Et cette fameuse porte, qui était fermée, qui donnait sur les vestiaires. Voilà. Je m'en rappelle très bien.

Il y avait une femme de ménage qui venait, tous les soirs à 18h, jusqu'à 22h. J'allais souvent avec elle traîner dans les bureaux, je fouillais là-dedans, j'aimais bien aller m'y balader quand tout le monde était parti.

Enfant, j'allais jouer dans la cour, à côté de la pompe à essence. Derrière, c'était les cuves à fioul pour le chauffage. Il y avait du sable. Je me rappelle, étant gamin, j'avais des petites voitures, des Dinky toys – je les ai toutes perdues ! –, et je jouais dans le sable à côté de la pompe. Mais je vous parle de ça, j'avais dix ans... il y a soixante ans ! Et puis à partir de 12 ans, et toute mon adolescence, j'allais traîner au port de pêche. Je revenais toujours avec un Merlu, un sac de langoustines, une lotte. Il y avait du poisson à l'époque, c'était énorme ! Vous auriez vu le nombre de gros bateaux qu'il y avait... J'avais de la famille qui travaillait dans des magasins de marée, alors quand je passais, on me disait : « tiens, voilà un merlu », et j'arrivais avec un merlu à la maison. Pas de sachet, rien du tout, j'arrivais avec le Merlu comme ça !

La vie du quartier... ah c'était bien ! Il y avait le père Lambert, comme on l'appelait, qui fabriquait des caisses de poisson, en bois à l'époque, pas en polystyrène, ça n'existait pas encore. Après il y avait le Bar des flots, ça doit exister encore je pense. Et en face vous aviez la station d'essence, qui faisait le coin. Vous aviez encore l'Oasis, un autre bar. Je ne me rappellerais pas de tous les noms ! Il y avait un coiffeur. Le Balto, qui est toujours là, le bureau de tabac. Vous aviez un autre bar, je ne me rappelle plus du nom, c'était les dockers qui y allaient. Après vous aviez l'hôtel Neptune. Il y avait une pharmacie à une époque, qui s'est transformée en école Pigier. Il y avait l'épicerie, chez le père Louis. Et un autre bar qui faisait le coin. Tout le monde se connaissait là-dedans. C'était vivant. Si vous continuez après, vous aviez une charcuterie, une boulangerie. Là où est le comptoir irlandais, vous aviez le Coq Hardi. En face vous aviez l'épicerie. Et le secteur s'arrêtait à peu près là, du point de vue des courses, on montait pas plus. C'était notre secteur de courses. Parce que à cette époque là les supermarchés n'existaient pas, on allait dans les épiceries. Moi j'ai connu, tous les matins, le cheval qui venait livrer dans les épiceries. Et ma mère qui courait derrière pour ramasser le crottin, pour ses fleurs ! (il rit).

Les bâtiments autour de l'avenue étaient en construction. Le centre ville de Lorient, par contre, était en ruines. J'ai vu le bassin à flots être bouché, avec les ruines. Vous vous rendez compte, il allait jusqu'en bas de la rue de la Patrie. Ils ont bouché ça avec tous les gravats. Il ne restait que le clocher de l'église Saint-Louis, qui était debout. L'église était détruite, sauf le clocher. Je m'en rappellerais toujours, ça m'a marqué, étant gosse, un clocher sans église, parce qu'il n'y avait plus rien ! C'était impressionnant.

Je suis déjà revenu ici, autour, mais je n'ose pas entrer. Par contre, il m'arrive de rêver au bâtiment, ah oui, ça m'arrive. Pas de rêver uniquement au bâtiment, mais il est inclus dans mon rêve. On ne rêve pas d'un truc précis, on rêve... Pas une saga, mais une histoire qui ! Il suffit que j'aie me promener avec mon chien avenue de la Perrière. Deux, trois nuits après, pof !, j'en rêve. Heureusement qu'ils ne l'ont pas rasé. Je n'avais qu'une peur, c'est qu'ils rasent ce bâtiment.



Terre d'ombre
Rouge carmin
Rouge naphthol
Orange de cadmium
Jaune Hansa
Jaune de Naples
Vert émeraude
Vert de cobalt
Bleu de prusse
Bleu de cobalt
Bleu céruléum
Bleu outremer
Indigo
Magenta
Violet de manganèse
Noir de fumée
Blanc de plomb
Gris

Autour de l'avenue, les rues forment des arêtes de poisson.
Autour de l'avenue, il y a des voix qui passent et repassent.
D'un trottoir à l'autre. Dans un sens puis dans l'autre.

On entend au loin le chant de la vasière.

Claudie Mocard

J'ai travaillé aux établissements Lappartient de 1975 à 1985. Ça c'est le certificat que j'ai eu quand l'usine a fermé : « Je soussigné, certifie avoir employé, en qualité de pupitricer, du 17 juin 1975 au 23 juillet 1985, Mocard Claudie ».

J'ai commencé par tenir les stocks. A l'époque c'était sur des fiches Bristol. J'avais un grand bac, chaque peinture avait sa fiche. Je tenais les stocks, je déclenchais les commandes, les fabrications. J'ai été aussi la secrétaire du chef de fabrication et du laboratoire. Et représentante du Comité Central d'Entreprise. A Lorient c'était l'usine, mais il y avait des antennes dans plusieurs villes de France. Quand j'ai commencé, M. Bureau était le directeur de l'usine de Lorient. C'était mon premier travail, j'avais dix-neuf ans.

Je me souviens du hall avec l'immense escalier et sa cage de verre. Les carreaux de verre, ça m'avait impressionnée. Le bureau de M. Bureau était en haut de l'escalier, à gauche. Il était tout en bois, c'était magnifique. Au rez-de-chaussée, c'était l'accueil avec le secrétariat, la facturation, tout le service paperasse. En haut de l'escalier, à droite, il y avait des salles de réception, c'était aussi en bois, c'était beau, du bel ouvrage. Un peu années 30, art déco, ce style-là. Cette partie administrative se situait avenue de la Perrière. Moi j'étais au premier étage. Les labos également. En bas c'était plutôt l'administratif et en haut dans l'arrondi c'était les laboratoires, avec tous les chimistes.

Derrière cette façade, il y avait tout le reste, l'usine quoi, qui était répartie sur plusieurs étages. La peinture était fabriquée en haut, où il y avait toutes les matières premières, les pigments, les poudres etc, qui étaient stockés. Ils préparaient les peintures là, ils dosaient tout en haut et puis ça tombait dans des broyeurs à l'étage en dessous. Et puis après ça passait encore dans de gros broyeurs à boulets qui faisait un bruit pas possible. C'était énorme, dedans il y avait des galets et ça tournait, ça tournait. Après, une fois que ça avait bien tourné, ça descendait encore à l'étage en dessous, dans des broyeurs qui affinaient la pâte. Et à la fin, une fois que ça avait été bien broyé, ça descendait au rez de chaussée, où avait lieu le conditionnement. C'était une fabrication à étage. Ça tombait par des tuyaux. C'était vraiment extraordinaire.

Il y avait de tout, ça allait de la peinture pour le monsieur qui repeint ses fenêtres jusqu'à la Tour Eiffel, en passant par les bateaux de la Marine Nationale. On fournissait aussi les centrales nucléaires – Tricastin par exemple. Et moi pendant ce temps-là j'allais manifester à Plogoff contre les centrales ! Toutes les peintures étaient fabriquées au labo de recherche, il fallait quelles soient conformes. Il y avait beaucoup de recherche, sur les pigments, sur la fabrication des nouvelles peintures. Il y avait beaucoup de secteurs d'activité qui étaient impactés par notre fourniture de peinture, du nucléaire au naval, il fallait adapter les peintures aux surfaces sur lesquelles elles devaient être posées.



Chaque catégorie, chaque famille de peinture avait pratiquement son odeur, parce que les solvants étaient différents. A l'atelier de cuisson, qui était de l'autre côté de la route, ils faisaient cuire pour fabriquer des résines, à forte température. Eux, on savait ce qu'ils faisaient. Parce que ça empestait. Ils étaient bien équipés ! Il y avait un comité d'hygiène et de sécurité. On était relié directement avec les pompiers, parce qu'on était le deuxième plus grand danger de Lorient, après le dépôt de pétrole, du port du commerce. Et il y avait des équipes d'intervention qui étaient formées au cas où. Il n'y a jamais eu d'accident de mon temps...

Au rez-de-chaussée, c'était la mise en pot, la préparation des commandes et le stockage. Ça débitait ! On mettait sur palette. Il y avait une imprimerie – avant ils faisaient faire leurs étiquettes mais c'était quand même beaucoup plus rentable pour l'entreprise d'imprimer elle-même ses étiquettes. Il y avait un gars qui faisait les étiquettes, on l'avait appelé Gutenberg d'ailleurs. Tout s'enchaînait. C'était mis sur palette, ça partait dans les camions... La vente c'était dans le local de bureau, au rez-de-chaussée. Il y avait un comptoir où on vendait des pots pour les particuliers, qui venaient en chercher pour faire leur grillage, leur portail... Là on vendait des petits pots de 5l maximum. On leur faisait un bon et ils allaient le chercher dans le lieu de stockage. Ça allait de 1l, même au demi-litre, jusqu'à 100l. Il y avait le logo Lappartient. C'était des pots bleus avec un liseré avec le logo. En dessous il y avait l'étiquette, et sur le couvercle le code du produit et le numéro de fabrication.

J'étais en haut de l'escalier à tenir les stocks. Sur le palier. On montait comme ça, il y avait une porte, et moi j'étais juste derrière. On allait au labo par là. Moi je n'avais pas de bois, mais la porte était magnifique, une porte vitrée, c'était beau. Moderne, pour l'époque. J'avais une machine à écrire, un bureau en acier, mon bac avec toutes mes fiches bristol, et un téléphone. Voilà, c'est tout. Ça, c'était mon poste de travail. Au début j'étais toute seule. Puis après il y a deux gars qui sont venus avec moi. Moi je tenais les stocks des produits finis, l'un d'eux tenait le stock des matières premières, et l'autre préparait les plannings pour la fabrication – c'était une nouveauté à l'époque les plannings. Lui aussi il avait ses petites fiches! A trois on gérait les commandes.

Il y a eu plusieurs vagues de salariés. A un moment, on a été à plus de cent personnes à travailler ici – tout compris, avec l'administratif – jusqu'à cent-vingt, cent-trente même. Puis après, bon, les conjonctures économiques ont fait qu'il y a eu des petits écrémages de temps en temps. Je ne sais pas à combien on a fini, on devait être soixante-dix quand même. Mais il y avait une ambiance extraordinaire, c'était un peu une famille. Tout le monde se tutoyait – sauf avec les patrons bien sûr. Il y avait une bonne ambiance. Il y en a beaucoup qui venaient de Hennebont. Une fois que les Forges avaient fermé, plusieurs ont cherché du travail sur Lorient. Beaucoup de gens d'Hennebont, d'Inzinzac-Lochrist, de Port-Louis, de Locmiquélic. Et à l'époque on était bien payés, les salaires étaient bons. On avait beaucoup d'avantages. A l'époque, en 1980, c'était par exemple le treizième mois. Même au niveau des congés, il y avait des primes. Financièrement on était bien. Le midi, il y en avait certains qui mangeaient sur place, plutôt les gens de l'usine. Il y avait un réfectoire, mais je n'y ai jamais mangé. Nous, on mangeait au centre de restauration collective Agora, au quartier du Polygone. On avait des tickets-restaurant. Mes horaires étaient, je crois, 8h – 12h et 13h30 – 17h. On faisait 40h à l'époque.

En 1985, quand l'usine a fermée, j'ai pris ma machine, qui ne servait plus depuis longtemps. Ma machine, qui pèse 50 kg! C'était une IBM. Et j'ai pris un carreau de la verrière. Que j'ai toujours. La machine est dans mon grenier, le carreau est sur une table chez moi. J'ai mis un peu de feutrine en dessous pour pas que ça raye.

A la fin, une fois qu'on a eu nos lettres de licenciement, on s'est retrouvés avec des gens du labo. On n'était pas tristes, on savait ce qui allait arriver. On s'est dit, allez on va pas se laisser abattre ! On est parti manger dans un bon restaurant. Voilà. Fin de l'histoire de L'appartient!

Il y a un dernier petit truc dont je me rappelle : dans le processus de fabrication, la peinture partait du haut et arrivait en bas. En haut il y avait une espèce de bizutage. C'était l'étage des pigments, les dosages, la préparation... Les gens étaient équipés, des bottes, des combinaisons. Quand il y avait un nouveau, ils lui mettaient du bleu de méthylène dans les bottes. Ce qui fait qu'à la fin de la matinée, avec la transpiration il était tout bleu le gars, ça remontait, il ressortait bleu !





Le 4 mars 1985, à 16h15, un petit groupe d'hommes arrive à la mairie de Lorient. Blousons et manteaux ouverts sur une chemise à carreau ou un pull jacquard. Moustaches, barbes et cheveux courts. Délégués FO et CGT de l'entreprise Lappartient, ils viennent faire part de leurs inquiétudes quand à l'avenir de l'usine, suite à de nombreux licenciements. Ils ont une proposition de reprise par le personnel, organisé en société anonyme. Ils ont reçus des soutiens, et leur dossier est bien ficelé.

Sur la photographie de l'article du journal Ouest France, ils avancent vers l'objectif en souriant.

En juillet 1985, l'entreprise est mise en liquidation judiciaire, et ferme définitivement ses portes.

En septembre 2000 l'école des Beaux-Arts s'installe sur le site.



Jean-Luc Le Guénic

J'étais architecte à la ville de Lorient au moment de la réalisation de ce projet. La maîtrise d'oeuvre avait été confiée au service Architecture. En 1998, je crois. A l'époque Philippe Albert en était le directeur et moi j'étais ingénieur, responsable de la partie suivi des travaux et autres. C'est moi qui ai dessiné le projet, et j'ai assuré le travail de maîtrise d'oeuvre.

Je trouve que le projet a été très facile. J'avais été séduit par toutes ces structures qui existaient, une architecture apparente qui était pas mal. Je suis allé aux archives pour retrouver le permis de construire initial. J'ai retrouvé le nom de l'architecte, Henri Réglain. Le bâtiment dessiné était très beau – bâtiment de la reconstruction, dans le cadre des dommages de guerre... J'ai entièrement reconstitué la trame du bâtiment et c'est à partir de ça que j'ai retravaillé. On a reconstitué l'essentiel de la façade. En partie basse pas vraiment parce qu'il y avait eu des ouvertures qui avait été faites, notamment ce qui, aujourd'hui, est l'entrée principale. J'ai complètement retravaillé ça, j'ai démolé les habillages qui étaient devant, j'ai démolé le bâtiment à l'arrière, un bâtiment des années 70, vraiment bien moche, disons de l'industriel sans qualité. Là où il y a la mezzanine dans l'entrée, il y avait un vide énorme, un grand vide sur toute la hauteur. C'était ça sur toute la profondeur du bâtiment. Avec des grandes cuves de peinture. C'était quelque chose d'assez extraordinaire. Mais on n'a pas pu les garder.

J'ai reconstitué les façades du bâtiment. A l'arrière c'était relativement fermé, sur les façades du côté cour c'était fermé, donc comme les ateliers allaient s'y installer, il fallait apporter de la lumière. J'ai ouvert en gardant toute la structure porteuse et j'ai calé les verrières à l'intérieur. J'ai tout redessiné en fonction de la trame de Réglain. Avec toutes les contraintes bien entendu de sécurité, d'incendie, d'accessibilité pour personnes à mobilité réduite. Quelque chose qui m'avait énormément plu, c'étaient, dans les grandes salles, ces poteaux champignons. Je me disais, ils ne gênent pas, autant les garder. Ça faisait partie de l'histoire du lieu. J'ai voulu absolument garder l'architecture extérieure. Il y a juste un truc que j'ai vraiment modifié sur le bâtiment, c'est sur le pignon de l'atelier, de l'autre côté de la rue. Il y avait un très grand bandeau, très lourd et complètement cassé. Je l'ai découpé pour retrouver le dessin du chaine, les dentures. Cela a allégé le bâtiment.

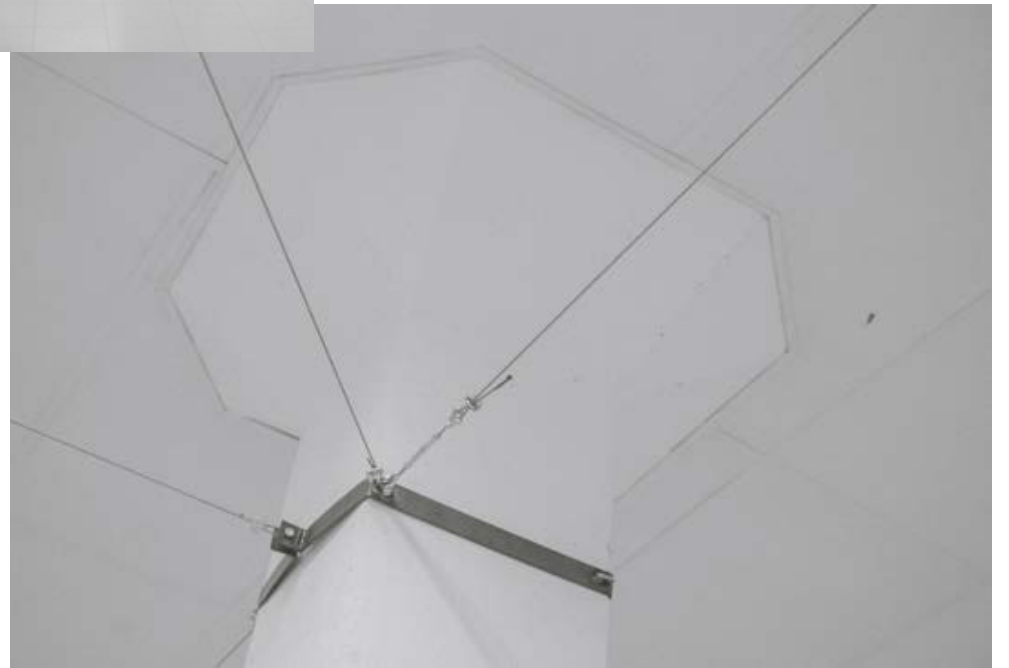
Au niveau des implantations du bâtiment, les ateliers se sont installés sur la partie arrière. Là où il y avait des poteaux, il y avait des volumes. Des volumes importants qui nous ont permis de mettre des mezzanines, qui de ce fait nous ont permis d'obtenir les surfaces nécessaires au programme. Sur la partie avant il y avait le grand vide. Au-dessus de la salle des expositions temporaires, on a construit des planchers, puisqu'il y avait aussi des vides, dans lesquels on a installé des bureaux. L'auditorium a aussi été installé dans un vide, si bien que ça a libéré beaucoup de place. Quand on arrive dans le hall, on sent bien que c'est volumineux. J'ai gardé toutes les galeries qui existaient, qui m'ont servi de centre, de circulation principale. On a mis l'escalier central en place. Et puis aux extrémités on a installé des escaliers de secours.

Par contre, avant de faire tout ça, on a eu des soucis, parce qu'on avait des zones qui étaient un peu polluées. Donc il a fallu procéder à la dépollution du site. Ça n'a pas été très compliqué. Mais dans la cour, il y avait une énorme cuve à fioul. Quand je dis énorme, elle faisait à peu près 3 m de diamètre, c'était quelque chose d'incroyable ! Elle était remplie de sable, il a fallu la dépolluer, la dégazer, enlever le sable, et l'enlever, ça n'a pas été une mince affaire.

Quand on a découvert le bâtiment, il n'était plus en très bon état, il était abandonné, et sous les combles c'était pourri, l'eau tombait. En gros on avait une belle structure qui tenait mais tout était à refaire. Les grandes cuves étaient en couleur. Je me rappelle, il y en avait une qui était bleue, un bleu roi, peut-être un peu plus vif encore qu'un bleu roi, un peu plus lumineux. Il y avait aussi du jaune et du rouge. Autrement tout était brut, des dalles brutes.

Après la première période d'activité, il y a eu d'autres exploitants. Ils ont effectué des transformations vraiment déplorables. Devant sur la façade il y avait des panneaux énormes. On se serait cru à une entrée de supermarché. Vous voyez ce qu'on trouve dans les entrées de ville « splasch machin chose, super truc » ? Voilà, c'était ça. La moitié de la façade était couverte avec des panneaux comme ça, des panneaux de bois qui avaient été rajouté. C'était n'importe quoi, des châssis avaient été installés, ils faisaient des réponses techniques mais sans aucun souci du respect architectural. J'avais l'impression de voir une BD de Gaston Lagaffe. Les ouvertures dans l'entrée ont été créés pour ces exploitants, elles n'étaient pas d'origine.







De la période qui va de la fermeture de l'usine à l'ouverture de l'école d'art, il ne subsiste que quelques traces aux archives : des actes de ventes, des photographies de la façade du bâtiment avec des noms d'enseignes éparés :

Eurofouilles
Alpha Bay
Halieutis
Panatta Gym

Magic Land

« ...
Ainsi du pays des merveilles
Se racontèrent lentement
Les aventures sans pareilles,
Incident après incident. »

Marie-Louise Quideau

J'ai travaillé avenue de La Perrière dans les années 80. Je me rappelle en fonction de l'âge de mes enfants... j'ai dû commencer en 1982. Je travaillais dans une entreprise d'informatique. C'étaient les débuts de l'informatique à l'époque, les premiers ordinateurs. Moi, j'étais analyste-programmeur, je créais les logiciels. Entre autres, j'ai créé un logiciel pour l'entreprise Lappartient. Je m'en rappelle très bien, je me revois encore installer là-bas un de ces premiers ordinateurs, un Commodore. J'avais été très mal reçue par le responsable des stocks, qui, lui, travaillait avec des petites fiches et moi je venais perturber son travail en mettant tout sur informatique ! Je le revois me dire : « oui, cela ne se gère pas comme ça, des stocks ! Quand on me demande un pot de peinture « machin », il faut que ce soit le premier rentré qui soit le premier sorti ! ». Je lui ai dit : « ne vous en faites pas, l'ordinateur fera cela très bien ». « Oh, oui, mais non, parce que parfois, il faut faire des mélanges... ». Bref, on avait installé ça et c'était la première fois que je mettais les pieds dans ces locaux.

Ce dont je me rappelle, c'est du gris, je ne vois pas de couleurs, juste du gris, des bâtiments vieillot. Je suis entrée par un grand portail, avenue de La Perrière. Je suis allée directement dans un bureau, où se trouvait une secrétaire. Je suis venue installer l'ordinateur dans ce petit bureau, peu éclairé. Je n'ai pas visité le reste de l'entreprise.

J'y suis revenue plus tard, parce qu'une salle de sport s'y était installée. Le Panatta Club. Une très grande salle de sport, où il y avait énormément de matériel de musculation. Je me souviens, dès qu'on entrait, il y avait un tout petit coin pour les enfants où je laissais ma fille, qui était toute petite à l'époque, pendant que je faisais ma séance de musculation.

J'ai aussi le souvenir – mais je n'ai que des flashes – d'une solderie... En discutant avec des copines, elles m'ont dit que ce n'était pas vraiment une solderie, pas une friperie non plus, car c'était des vêtements de luxe qui étaient vendus, des vêtements de grand couturier. Une amie m'a dit que sa mère, à chaque fois qu'elle venait à Lorient, allait dans ces locaux pour s'acheter des vêtements de marque qui étaient à prix bas par rapport marché. Mais moi, j'ai plus le souvenir d'une solderie.

Magic Land. Ça me dit quelque chose. Magic Land.

Quand je suis revenue, pour la gym, au Panatta Club, je rentrais du côté de l'avenue de Kergroise. L'entrée actuelle. Il n'y avait pas d'ascenseur, on prenait l'escalier mais ce n'était pas l'escalier actuel. Le club de sport était au dernier étage. Je me rappelle, une fois, on avait eu la visite d'une très grande championne, une championne du monde je crois, qui était venue nous faire une démonstration de body-building. Je me rappelle même de la musique. It's a beautiful life. Je ne sais pas pourquoi, à chaque fois que j'entends cette musique, je me rappelle de cette jeune femme. A l'époque, il y avait beaucoup de dockers. Ils travaillaient très tôt le matin et beaucoup venaient faire de la musculation l'après-midi.

A notre arrivée, le quartier n'était pas comme actuellement. Il n'y avait pas ce qu'on appelle la desserte portuaire, la voie qui débouche sur l'école des Beaux-Arts. Je me rappelle, il y avait un grand terrain vague. Et, à l'époque, il y avait beaucoup de trains de marée qui passaient, des trains énormes. Il y avait je ne sais combien de wagons qui passaient, et, le soir et la nuit, il y avait aussi beaucoup de passages de camions de marée. C'était énorme, le port de pêche marchait à fond à l'époque ! Il y a encore la trace des lignes de chemin de fer, il y a encore une voie. Vu le nombre de trains qu'il y avait, il ne pouvait pas y avoir qu'une seule voie, mais elles ont dû être démolies. La route qui longe le cimetière a toujours existé, mais c'était une friche, en contrebas, un terrain vague. L'autre jour, je suis passée avec mon petit-fils et j'ai vu que tout est en train d'être nettoyé, là où il y avait des ronces. Je ne sais pas ce qu'ils vont faire, s'ils vont construire de nouveaux bâtiments. Et la glacière, ils vont la démolir aussi. La glacière fonctionnait, à l'époque. Quand il y avait les fêtes d'écoles, on allait y chercher des blocs de glace pour la buvette.

Pour moi, qui suis de l'autre côté du pont, c'est le quartier Carnel et ici, je dis, quartier La Perrière.

Moi, je ne dis pas Keroman. Oui, il y a l'école de Keroman, le château de Keroman mais ce n'est pas Keroman qui me vient à l'esprit.





Je les entends. Les voix.
Au-dessus de moi. Autour de moi. A l'intérieur de moi.

Elles tournent sur elles-même, et me racontent des souvenirs incomplets.

Un homme traverse la lande de Kergroise.

La nuit est tombée, et il marche en-dehors du sentier, à travers les grandes herbes.
Penché contre le vent, il a le visage et les mains rougis par le froid.

Il s'arrête et jette autour de lui des regards inquiets, puis s'accroupit sur le sol et commence à creuser.



Younousse Diedhiou

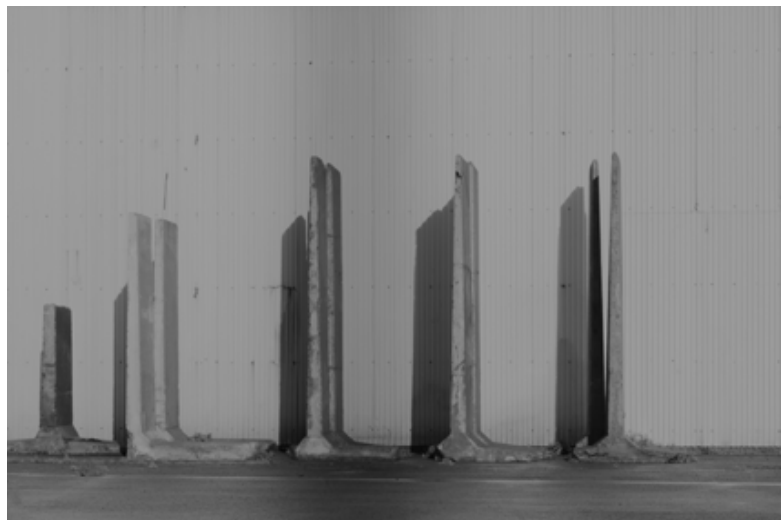
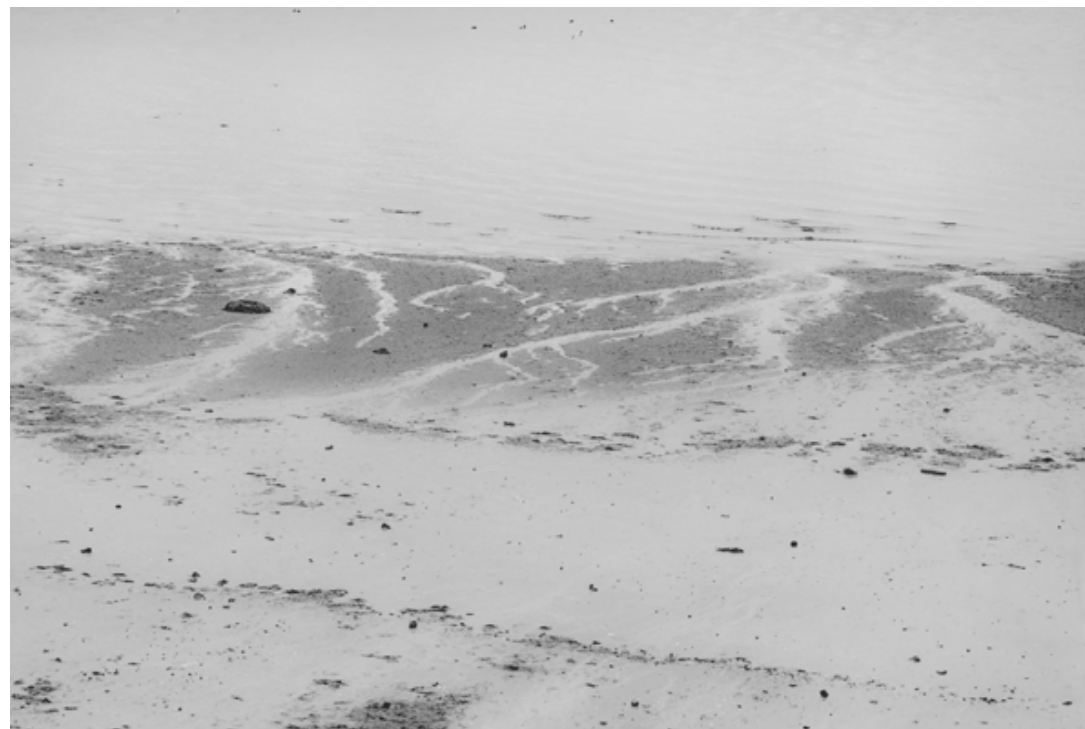
Je suis le gardien de l'école. C'est moi qui fait la fermeture. Je commence à 17h et je finis à 21h, 21h30.

Le soir, je fais ma ronde. J'ai un parcours qui me facilite la vie. Les classes communiquent entre elles. Par exemple ici, je suis au rez de chaussée. Je commence par les première année. Puis les deuxième année. Je monte au premier étage. Je vais fermer la troisième année. Ou bien je peux continuer jusqu'au fond, et rentrer dans le bureau de l'administration. Je vérifie si les portes sont ouvertes, et je les ferme. Et puis je rentre dans la salle des quatrième et cinquième année. Je vérifie si tout est ok, je ferme. Et ainsi de suite. Toutes ces salles là communiquent entre elles de l'intérieur. Mais il faut que je ferme l'extérieur, c'est ça qui est important. Fermer l'extérieur pour que personne ne puisse y avoir accès. Et puis vérifier s'il n'y a personne dans les salles aussi. Parce que si on ne le fait pas on pourrait enfermer quelqu'un sans s'en rendre compte. Donc je vérifie tout l'ensemble, et une fois que c'est fini je descends, soit par l'ascenseur, soit par l'escalier. Quand tout est vérifié, et que je suis sûr qu'il n'y a personne, je fais mon code, et puis je sors.

Personne ne peut rester la nuit pour travailler. Parce que, moi, il faut que je rentre aussi ! (il rit). Si quelqu'un reste enfermé, et que moi je suis à l'extérieur, il suffit qu'il bouge et l'alarme sonne. Ou bien il se peut que l'alarme se déclenche si on oublie de fermer une fenêtre, et qu'un oiseau rentre. Avec le mouvement ça peut se déclencher.

Avant, j'étais marin pêcheur. On allait naviguer et pêcher au grand large. J'ai fait ça huit ans, et puis j'ai arrêté. Pas mal de trucs ont fermé dans le quartier depuis. Il y avait plus d'ambiance qu'actuellement. Le port a changé, les activités ont changé aussi. Un marin, quand tu vas en mer, tu viens à 8h, si tu pars le matin. Le temps de faire tes trucs et puis d'appareiller. Tu rentres des fois le soir, la nuit, il n'y a pas d'heure fixe. Tout dépend du patron. Le capitaine du bateau. Vous pouvez arriver le soir, comme le matin de bonne heure. Ou dans la nuit. On pêchait ce qu'il y a : le colin, le merluchon, la lotte, le grondin, le chincharde, tout ce qui vendable quoi ! Mais ça a dû évoluer depuis, parce que maintenant ils vont pêcher dans les grands fonds.

Rêver de ce lieu ? Non ! Pour moi c'est un lieu de travail. Point. Je viens, je travaille. Quand j'ai fini, je rentre. Et je pense à autre chose. Moi je vais toujours de l'avant.



Pierre Mayol

Autour du bâtiment Lappartient, c'était le vide. Il y avait une grande vasière qui allait jusqu'à l'estacade, une grande étendue de vase. Le grand-père de mon épouse était contre-maître à l'usine Marcesche. Elle a passé son enfance ici, au milieu des tas de charbon. Et quand il n'y avait pas de bruit, quand il n'y avait pas d'industrie qui fonctionnait, le dimanche, qu'il n'y avait pas de circulation de camions et d'ouvriers qui travaillaient, elle se rappelle des odeurs, et des bruits de la vasière. Quand il y avait le calme le plus absolu, ça bougeait. Tout a été comblé, mais la vase, vous ne pouvez pas vous en défaire comme ça. Si vous mettez du dur sur de la vase, elle s'en va ailleurs, vous ne pouvez pas la contenir.



La rade de Lorient est au point de confluence de deux rivières, Le Blavet et Le Scorff, juste avant qu'ils ne se jettent dans la mer.

On dit que les jours de grandes marées, l'eau s'infiltré partout, remonte dans les terres, dans les caves et les caveaux, dans les souterrains de la ville. Dans les sols imbibés, la vasière chante encore.

La ville, alors, avec une infinie lenteur, se met en mouvement. Elle se déplace autour de son axe, se déplie et s'enroule, se détache, dérive. D'abord timide, puis de plus en plus loin.



Elle dépasse Port-Louis.

Puis l'île de Groix.

Bientôt, c'est la haute mer.

Et avec elle des siècles et des siècles.

Ce qu'on appelle une mémoire.

Une constellation de spectres, qui dérivent lentement.

Presque une danse.



UNE HANTOLOGIE 1, AVENUE DE KERGROISE

Conception, écriture, performance : Antoine Cegarra
Collaboration artistique et performance : Céline Cartillier
Création sonore : Gilles Amalvi
Création lumière : Juliette Romens
Photographies et réalisation livret : Elsa Laurent
Administration, production: Laure Woelfli et Frédérique Wirtz – La Poulie Production

Production: Fantôme
Coproduction : Théâtre de Lorient, centre dramatique national

Une Hantologie regroupe une série de performances, sur la mémoire intime et collective des lieux, et sur l'écriture de l'Histoire, à travers la circulation et la mise en récits des événements qui les constituent. Ce projet est composé, pour chaque lieu, d'une collecte de matériaux documentaires (archives, entretiens...), suivie d'une période de montage et d'écriture fictionnelle, pour enfin aboutir à une performance in situ. C'est une fiction documentaire, guidée par les forces de l'imaginaire et de l'intuition.

Ce livret a été réalisé dans le cadre de la performance *Une Hantologie, 1 avenue de Kergroise*, présentée à Lorient les 7 et 8 février 2020, à l'EESAB, dans le cadre de la saison du Théâtre de Lorient et du festival Réel/Ment. Il est constitué d'extraits d'entretiens, menés auprès d'habitants de Lorient lors d'une résidence effectuée à l'automne 2019, et de photographies de Elsa Laurent, prise lors d'un second temps de résidence, en décembre 2019. Nous n'avons sélectionné que quelques fragments, parmi les heures passionnantes d'entretiens que nous avons récoltés. Mais nous tenons à remercier infiniment l'ensemble des participants à ces entretiens. Leur disponibilité et leur générosité à nous faire partager leurs souvenirs et sensations liés à ce lieux ont été pour nous une source de grande joie. Merci donc à Soazig Le Hénanff, Gaetan Bureau, Claude Chrestien, Lino Chanut, Sébastien Capitaine, Jean-Paul Jappé, Marie-Louise Quideau, Younoussé Diedhiou, Patricia David, Noëlle, Valérie Lebail, Jean-Luc Le Guénic, Tudual Le Brun, Pierre Mayol, Josiane Bernier, Robert Andreatta, Claudie Mocard, Jean-Yves Louis.

Un grand merci également au service Archives et Patrimoine de la ville de Lorient : Jannick Duval, Patricia Drenou, Patricia Le Gal, et les personnes qui nous ont accueilli en salle de lecture, pour leur écoute et leur aide précieuse dans nos recherches documentaires. Merci encore à Cyrille Thevenard, du centre social l'Escale Brizeux, et à Fanny Georges du musée de la compagnie des indes. Un immense merci enfin aux équipes conjointes du théâtre de Lorient et de l'EESAB, de nous avoir permis la réalisation de cette Hantologie lorientaise. Merci à Roland Decaudin et à toute son équipe : Delphine Balligand, Agathe Lazko, Mireille Pot, Sandra Leray, Anne-Marie Métayer, Maël Croquelois, François Fravallo, Olivier Gouron, Alexis Beaudet, ainsi que tous les intervenants, enseignants et étudiants rencontrés – en particulier les étudiants du workshop que nous avons mené à l'EESAB en novembre 2019 – de nous avoir fait une place dans la vie de leur école. Un merci particulier au collectif 404 – Léa, Aurore, Maïwenn, Lorène – pour leur attention à ce projet et les échanges stimulants que nous avons eu avec elles. Merci enfin à Rodolphe Dana et à Frédérique Payn, du Théâtre de Lorient-CDN – pour leur précieux soutien et leur confiance –, et à la formidable équipe qui les entoure : Claire-Lise Debiais, Alexandra Olivier, Valérie Caradec, Solène Bodereau, Julie Cabrespines, et tout particulièrement Jean-Philippe Le Bronze et Léna Le Guével, qui nous ont si merveilleusement accompagné durant tout le processus. Merci !

